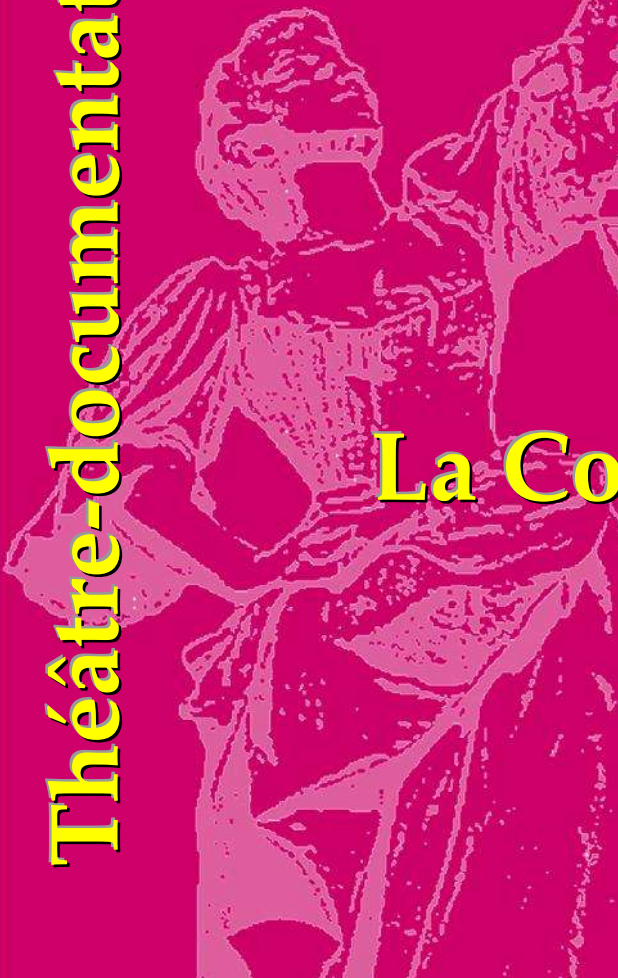


Jacques-François ANCELOT
Alexis DECOMBEROUSSE

Théâtre-documentation

La Consigne

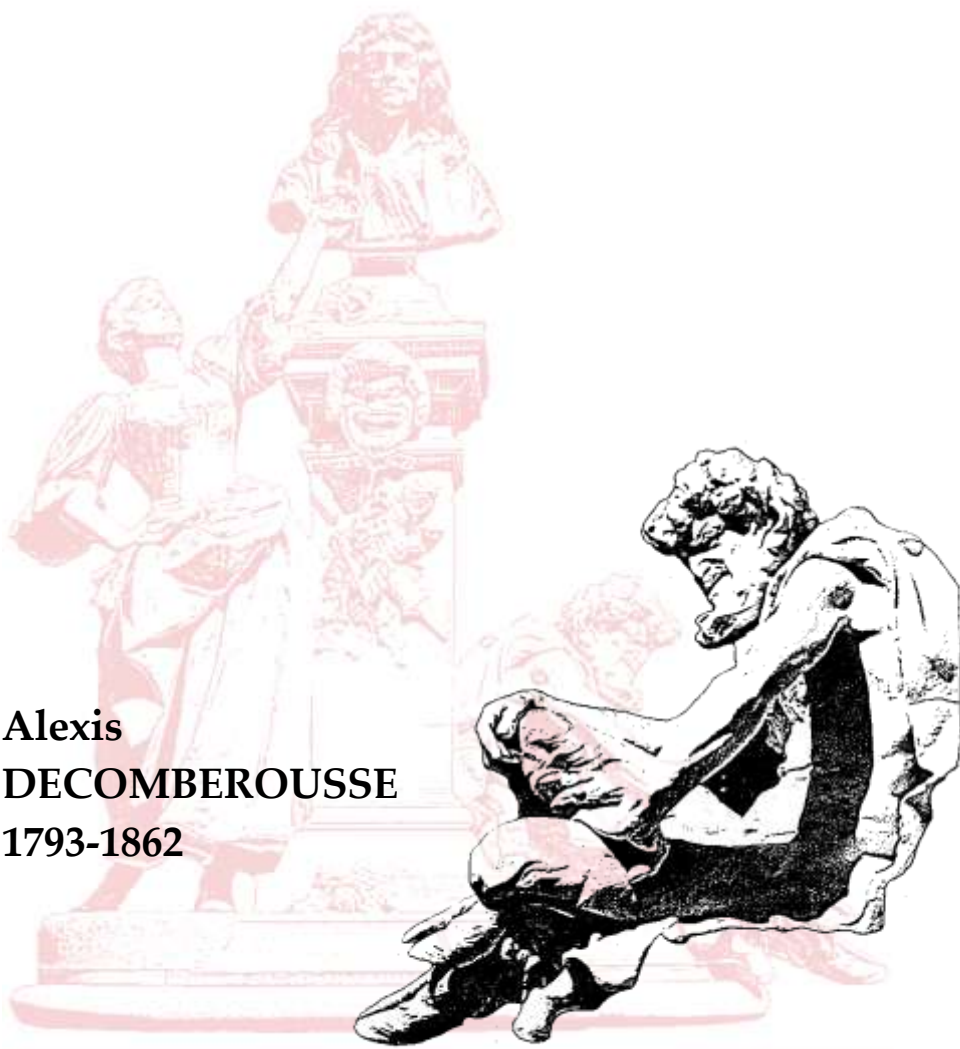




Jacques-François
ANCELOT
1794-1854



**Alexis
DECOMBEROUSSE
1793-1862**



La Consigne



Comédie-vaudeville en un acte

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 10 juin 1833.

Personnages

ÉTIENNE LORRAIN, *ex-dragon*

CLOCHARD, *compagnon charpentier*

DIBELOT, *maître charpentier, ancien dragon*

ROSALIE, *femme de Dibelot*

FLORETTE, *sa nièce*

La scène se passe dans un bourg en Picardie.

Le théâtre représente une salle de la maison de Dibelot. Porte au fond, ouvrant sur un jardin ; une grande fenêtre basse à côté de la porte du fond. Portes de chaque côté. Un buffet à droite, une table à gauche. Au lever du rideau, Rosalie et Florette sont assises à gauche et travaillent ; Étienne est assis de l'autre côté, les mains jointes, regardant en l'air et faisant tourner ses pouces.



Scène première

ÉTIENNE, ROSALIE, FLOREITE,
CLOCHARD, *un moment*

Air : Invitation à la valse. (Amédée de Beauplan.)

ROSALIE.

Quel ennui ! *(bis.)*

Le voir là sans cesse !

M'accable auprès de lui !

Quel ennui ! *(bis.)*

FLORETTE.

Quel ennui ! *(bis.)*

J'avais sa tendresse !

Il m'oublie aujourd'hui.

Quel ennui ! *(bis.)*

ÉTIENNE, tournant ses pouces.

Quel ennui ! *(bis.)*

L'observer sans cesse !

Quel ennui ! *(bis.)*

Quel métier fais-je ici.

ROSALIE, *à part.*

Pour échapper en vain j'use d'adresse ;

De l'éviter je ne suis pas maîtresse !
Il faudra bien cependant qu'il me laisse
Car je prétends être libre aujourd'hui !

ENSEMBLE.

Quel ennui ! *etc.*

ROSALIE, à demi-voix, à Florette, en désignant Étienne.

Mais regarde-le donc !... vois à quoi il s'occupe.

CLOCHARD,

poussant du dehors la fenêtre où sont fixés des demi-rideaux blancs.

Allons ! le dragon est encore là !... est-il assez embêtant ?... il faudra repasser plus tard.

Il disparaît et referme la fenêtre.

ROSALIE, à Florette.

Comme c'est amusant d'avoir toujours devant soi ou sur ses talons un grand nigaud qui ne vous dit pas quatre paroles !... et ça a été dragon, ça.

FLORETTE.

Mais oui, ma tante, il a même fait ses huit ans.

ROSALIE.

On voit bien que c'est en temps de paix.

Elle appelle.

Monsieur Étienne.

ÉTIENNE.

Madame Dibelot.

ROSALIE.

Approchez-vous donc ; on ne peut pas causer de si loin.

ÉTIENNE.

Oh ! j'entends parfaitement d'ici.

ROSALIE, à Florette.

Hein ? comme il est aimable !... je le déteste cet homme-là !

LA CONSIGNE

FLORETTE.

C'est peut-être parce qu'il s'en doute qu'il est comme ça.

ROSALIE.

Conçoit-on l'idée de mon mari, au moment de son départ pour un voyage de huit jours, d'aller chercher et d'établir dans sa maison comme un autre lui-même ce dragon manqué ? et pour quoi ? je vous le demande !

FLORETTE, *à part*.

Oh, pourquoi ?... je le sais bien, moi !

ROSALIE.

Monsieur Étienne.

ÉTIENNE.

Madame Dibelot.

ROSALIE.

Votre maman doit trouver bien singulier qu'après si peu de temps que vous êtes revenu dans votre bourg, vous ne logiez déjà plus chez elle ?

ÉTIENNE.

Oh oui, Madame Dibelot, elle a trouvé cela bien singulier.

ROSALIE.

Si vous étiez charpentier, ça se comprendrait : vous pourriez remplacer mon mari dans ses travaux.

ÉTIENNE.

Il n'y a pas de doute : mais je suis tisserand de mon état.

ROSALIE.

Ça n'a pas rapports.

ÉTIENNE.

Oh, pas du tout.

ROSALIE.

Si la maison était isolée, sans hommes pour la garder, je concevrais encore !... mais nous avons Clochard, premier compagnon de

Dibelot, et deux ouvriers.

ÉTIENNE.

C'est juste !... il n'y a pas le moindre danger pour la maison.

ROSALIE.

Alors il y a donc un autre motif ?

ÉTIENNE.

Apparemment.

ROSALIE.

Ah !... mais vous-même, de puis trois jours que vous êtes ici, et que je ne vous ai pas vu faire autre chose que tourner vos pouces, vous devez vous ennuyer un peu ?

ÉTIENNE.

Oh, beaucoup !

ROSALIE, *à part.*

Eh bien, il est naïf !

ÉTIENNE.

Mais j'ai de trop grandes obligations à Dibelot, à mon ancien, pour lui refuser.

ROSALIE.

Quoi donc M. Étienne.

ÉTIENNE.

Rien, Madame Dibelot.

ROSALIE.

Ah !... du mystère ?... Vous étiez dans le même régiment ?

ÉTIENNE.

Oh oui ; et quand j'y suis arrivé, c'est Dibelot qui m'a servi de parrain, qui m'a protégé, défendu en qualité de compatriote et de voisin.

ROSALIE.

N'est-ce pas aussi pour vous qu'il a reçu ?...

LA CONSIGNE

ÉTIENNE.

Oui, oui, un coup de sabre.

ROSALIE.

Qui, par parenthèse, ne lui vas pas du tout, et qu'il aurait bien dû laisser aller à son adresse.

ÉTIENNE, *se levant.*

Oh, madame Dibelot, c'est une belle action !

Air : T'en souviens-tu ?

Au régiment, il a pris ma défense ;
Un pareil trait ne saurait s'oublier !
Son sang coula pour venger mon offense,
D'un nœud plus saint pouvait-il me lier,
Ce coup de sabre, honorable blessure,
À le servir engage mon honneur !
Il l'a reçu pour moi sur la figure ;
Mais l'amitié l'a gravé dans mon cour.

ROSALIE.

C'est moins visible à l'œil... Mais, pourquoi donc s'est-il battu pour vous ?

ÉTIENNE.

C'est la suite d'une aventure effrayante qui m'est arrivée au régiment, et que je ne peux pas vous raconter.

ROSALIE.

Vraiment ?

ÉTIENNE.

Oh !... c'est que je ne suis pas aussi calme que j'en ai l'air... Quand la passion m'emporte, voyez-vous...

ROSALIE.

Eh bien ?

ÉTIENNE.

Qu'il vous suffise de savoir qu'en mon absence on s'est moqué de

moi ; Dibelot a pris mon parti, on s'est battu ; il n'a pas été assez prompt à la parade ; et voilà... Moi, je n'ai su que j'en étais cause que longtemps après.

ROSALIE.

Et ce sont là les motifs qui vous ont décidé ?

ÉTIENNE.

Avec ça qu'il était mon brigadier.

ROSALIE.

Oui... et lorsqu'il vous a dit : mon cher Étienne, il faut que...

ÉTIENNE.

J'ai répondu : présent !

ROSALIE, *à part.*

Allons, il ne dira rien.

FLORETTE, *à part.*

Il paraît qu'il est discret.

ROSALIE, *à part.*

Si ça continue, il me donnera des attaques de nerfs.

Haut.

Il fait bien beau temps, aujourd'hui ; un soleil superbe !

ÉTIENNE, *allant regarder par la fenêtre.*

Comme en Alger, tout-à-fait.

ROSALIE.

Monsieur Étienne, est-ce que vous ne vous promenez jamais ?

ÉTIENNE, *revenant s'asseoir.*

Oh ! pardonnez-moi ; souvent... J'aime beaucoup la promenade.

ROSALIE.

Eh bien, il y paraît.

À part.

Quel supplice.

CLOCHARD, *en dehors.*

Étienne ! Étienne !

LA CONSIGNE

ROSALIE, *à part*.

Ah ! grâce à Dieu !...

À Étienne qui ne bouge pas.

Mais, on vous appelle.

ÉTIENNE.

J'entends bien.

ROSALIE.

Et vous ne bougez pas ?

ÉTIENNE.

Dam !...

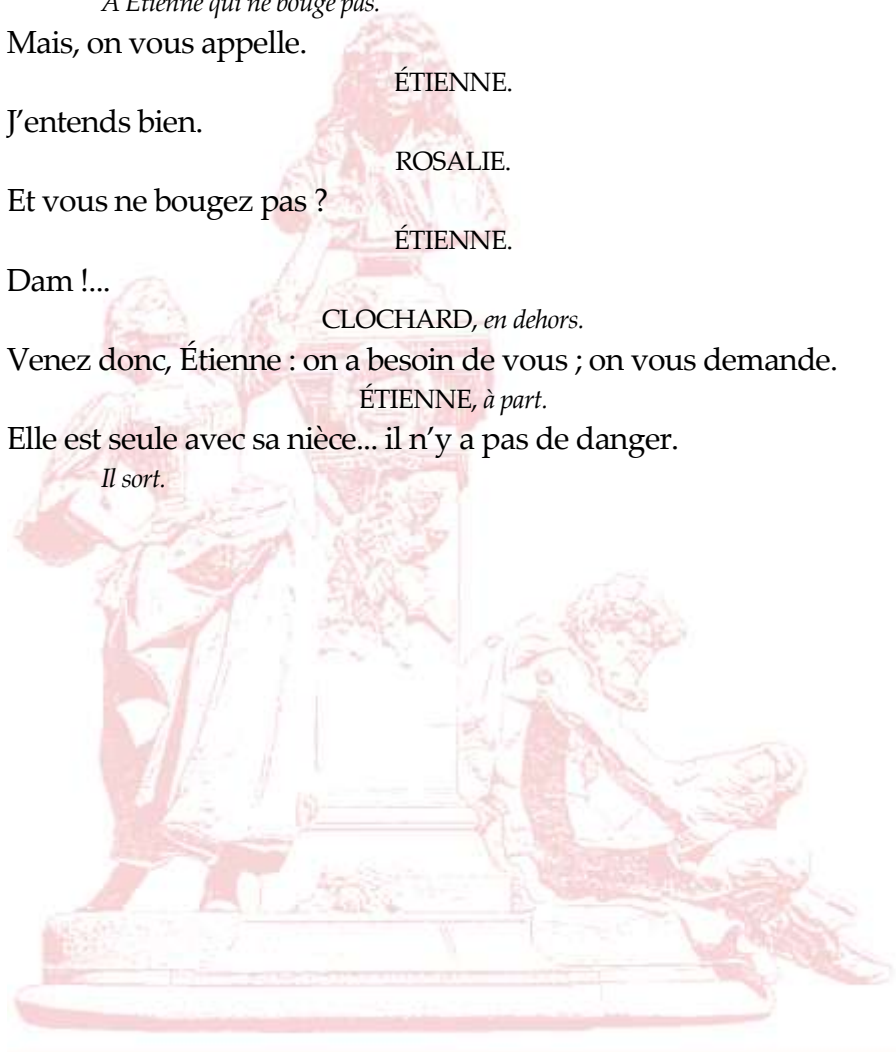
CLOCHARD, *en dehors*.

Venez donc, Étienne : on a besoin de vous ; on vous demande.

ÉTIENNE, *à part*.

Elle est seule avec sa nièce... il n'y a pas de danger.

Il sort.





Scène II

ROSALIE, FLORETTE

ROSALIE, *se levant.*

C'est bien heureux !... Enfin nous en voilà débarrassées ; et pour qu'il ne revienne plus, je m'en vais fermer la porte.

FLORETTE, *se levant.*

Oh, comme vous avez pris en grippe ce pauvre garçon, ma tante.

ROSALIE.

Il n'y a pas de quoi, peut être ?

FLORETTE.

Mais, ma tante, si ça n'était pas de sa faute.

ROSALIE.

Et qui est-ce qui peut le forcer à m'ennuyer de la sorte ; ce sournois-là ?

FLORETTE.

Sournois... ce pauvre Étienne !... Je voudrais bien vous y voir, si vous aviez une consigne !...

ROSALIE.

Une consigne... Qui est-ce qui a une consigne ?

FLORETTE, *à part.*

Ah, mon Dieu !...

LA CONSIGNE

Haut.

Une consigne... Est-ce que j'ai parlé de ça ?

ROSALIE.

Certainement... et tu vas m'expliquer...

FLORETTE.

Mais, ma tante, je vous as sure... Vrai, ça ne vaut pas la peine... J'ai si peu écouté.

ROSALIE.

Écouté?... Vous avez donc en tendu quelque chose ? vous savez donc quelque chose ? Allons, mademoiselle, contez-moi tout, ou, des demain, je vous renvoie à votre mère.

FLORETTE.

Eh bien, ma tante, pourvu que vous me promettiez de ne pas en vouloir à Étienne, je vous dirai...

ROSALIE.

Parle donc !

FLORETTE.

D'abord, lorsque vous voyez Étienne sans cesse sur vos talons, suivre tous vos mouvements, il ne faut pas que ça vous gêne, que ça vous effarouche ; figurez-vous que ce n'est pas lui...

ROSALIE.

Comment, ce n'est pas lui ?

FLORETTE.

Non, ma tante ; c'est comme qui dirait mon oncle Dibelot.

ROSALIE.

Ton oncle !

FLORETTE.

Tout de même, puisque ce n'est pour que votre mari soit encore ici pendant qu'il est là-bas, que ce pauvre garçon se donne tant de mal.

ROSALIE.

Ah ça, quelle bêtise viens-tu me conter là ? Ici... là-bas... si j'y comprends quelque chose...

FLORETTE.

Oh ! j'ai bien compris, moi ; ce n'était pas difficile. Au départ de mon oncle, j'étais là, dans le coin, à ranger quelque chose ; c'était le soir ; on ne me voyait pas, et j'ai entendu mon oncle Dibelot qui disait : « Étienne, v'là ta consigne ; il ne faut pas. »

ROSALIE.

Ah, ah ! mon mari disait cela ?

FLORETTE.

Oui, ma tante, et d'un ton !

ROSALIE, *riant*.

Ah, ah, ah ! et qu'à répondu l'autre ?

FLORETTE.

Il a porté sa main à son bonnet, comme ça, et il a dit : « Oui, mon ancien, je vous en réponds. »

ROSALIE.

Le nigaud !

FLORETTE.

Vous voyez bien, ma tante, que vous n'avez pas à vous plaindre, et que c'est lui, plutôt.

ROSALIE.

Lui !

FLORETTE.

Sans doute, croyez-vous que ça l'amuse de ne plus songer qu'à vous surveiller, tandis qu'il pourrait s'occuper ici...

ROSALIE.

À quoi donc ?

FLORETTE.

Dame, ma tante...

LA CONSIGNE

Air du vaudeville de la Robe et des Bottes.

Il est garçon, il songe au mariage,
Et près de nous il venait tous les jours,
De ses regards j'ai compris le langage,
Car c'était moi qu'il regardait toujours :
Son ennui certes égale au moins le vôtre ;
Ne doit-il pas trouver dur aujourd'hui
De garder le bonheur d'un autre
Quand il pourrait en demander pour lui ?

ROSALIE, *souriant.*

Allons, allons, prends patience, ça finira... Et puis, n'y a-t-il pas ici M. Clochard ? celui-là n'a pas de consigne.

FLORETTE.

Oui, un joli amoureux, que votre Clochard ! Un homme qui s'est mis dans la tête de rester célibataire ; qui répète toute la journée que les jeunes filles sont des niaises, et qui ne trouve d'esprit qu'aux femmes mariées ! Ah ! ça, je vas ouvrir la porte, n'est-ce pas ma tante ? vous ne voudriez pas empêcher Étienne de tenir sa promesse.

ROSALIE.

Non, certainement ! va ouvrir.

À elle-même.

Ah ! monsieur Étienne, nous allons voir...

À Florette qui revient de la porte.

Écoute donc, Florette, il ne faut pas que les singulières idées de ces messieurs nous fassent oublier l'heure du déjeuner : va tout préparer, puis tu viendras mettre le couvert, sans négliger celui de M. Étienne.

FLORETTE.

Oui, ma tante.

À part en sortant par la porte de gauche.

Tiens ! elle n'a plus l'air d'aussi mauvaise humeur... J'ai bien fait de tout lui dire.

Elle sort.





Scène III

ROSALIE, seule

Ah ! monsieur mon mari, vous vous êtes défié de moi ; vous me faites espionner... vous mériteriez bien, pour vous apprendre... Et cet Étienne, qui va se charger d'une pareille commission... Je ris à présent quand je pense à son air ; il monte la garde, il fait sa faction, comme au régiment... il ne lui manque qu'une guérite... Oh ! je lui ferai sentir le danger de sa position ; et vous, M. Dibelot, vous comprendrez toute l'impertinence de vos préservatifs.

Air nouveau de M. Héquet.

La vengeance a pour moi des charmes

Ô vous, qui m'osez attaquer,

L'ennemi se tient sous les armes,

Et de vous il va se moquer !...

Je sais jouer de la prunelle,

Mes regards deviendront si doux

Qu'ils troubleront votre cervelle ;

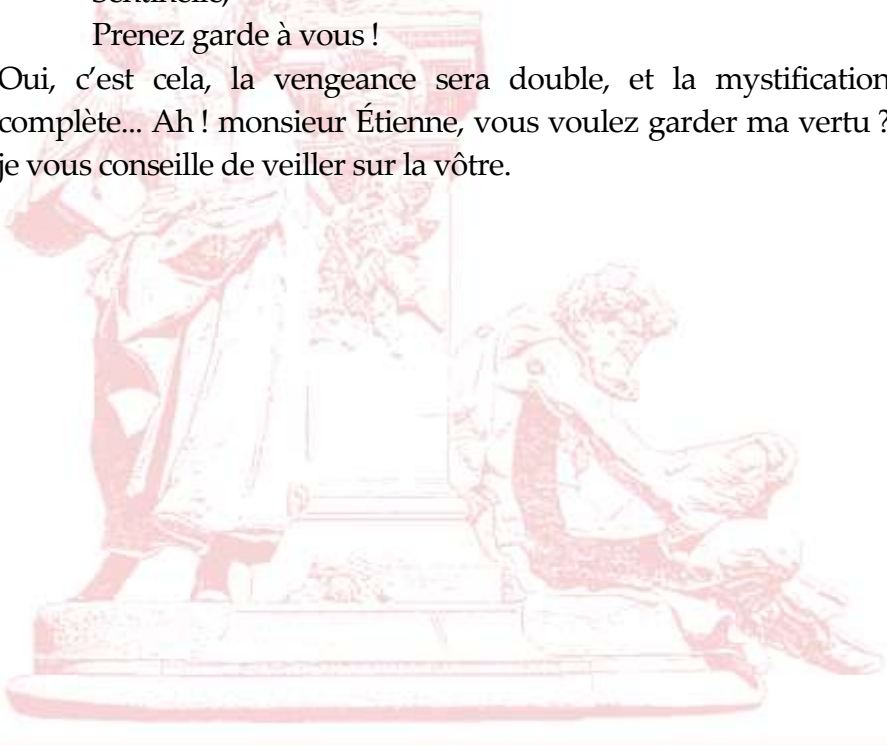
Vous tomberez à mes genoux !

Sentinelle,

Prenez garde à vous !

Contre le danger qui s'apprête,
Dans son poste mal affermi,
Le pauvre soldat perd la tête,
Il va passer à l'ennemi :
De rester au devoir fidèle
En vain il s'est montré jaloux,
Je vois sa vertu qui chancelle,
Il cède ! le poste est à nous !
Sentinelle,
Prenez garde à vous !

Oui, c'est cela, la vengeance sera double, et la mystification complète... Ah ! monsieur Étienne, vous voulez garder ma vertu ? je vous conseille de veiller sur la vôtre.



Scène IV

ROSALIE, FLORETTE, puis ÉTIENNE

FLORETTE, *apportant le couvert par la porte de gauche.*

Voici le déjeuner, ma tante.

ROSALIE.

Oh, il viendra bien sans cela, dès l'instant qu'il sait l'heure. C'est égal, il serait plus honnête de l'avertir.

À part.

Maintenant, il me tarde de le revoir.

FLORETTE, *à part.*

Comme elle est changée ; elle grillait tout à l'heure de le voir partir, et à cette heure elle l'envoie chercher.

ROSALIE, *qui a mis le couvert avec Florette.*

À présent que tout est prêt, tu vas l'appeler, n'est-ce pas, ma petite ? que tu es donc gentille de m'avoir tout conté ! je t'aime de tout mon cœur...

Elle lui donne un baiser sur le front.

Va, mon enfant.

Florette sort un moment par le fond.

ÉTIENNE, *paraissant à la porte de gauche, à part.*

Qu'est-ce que c'est que ce bruit là ?

ROSALIE, *à part.*

Le voilà !

ÉTIENNE, *à part.*

Oh ! c'en était un, j'en suis sûr.

ROSALIE.

Monsieur Étienne, on vous attend.

ÉTIENNE.

Vous êtes bien honnête, madame.

À part.

Ça ressemblait à un baiser d'homme ; ou est-il donc fourré, le particulier...

Il cherche partout.

C'est étonnant, je ne vois personne !

FLORETTE, *rentrant par la porte de gauche.*

Eh bien... moi qui allais le chercher...

ÉTIENNE.

Je suis là, mademoiselle Florette.

FLORETTE.

Allons, à table.

Étienne va pour s'asseoir près de Florette, loin de Rosalie.

ROSALIE.

Non pas, non pas... un étranger se place toujours près de la maîtresse de la maison.

FLORETTE, *bas.*

Mais, ma tante, il va vous ennuyer.

ROSALIE, *bas.*

Que veux-tu ? Ici, il me gardera mieux.

À Étienne.

Mettez-vous donc là.

ÉTIENNE, *regardant partout, à part.*

J'en ai pourtant entendu un.

LA CONSIGNE

FLORETTE.

Est-ce que vous avez perdu quelque chose ?

ÉTIENNE.

Oh, rien ! ça se retrouvera plus tard.

ROSALIE.

Allons, asseyez-vous !

ÉTIENNE, à part, en s'asseyant entr'elles deux.

Être obligé d'avoir toujours les yeux sur elle ; c'est qu'elle est jolie comme un ange !

Il se tourne vers Florette.

ROSALIE, le faisant retourner de son côté.

Monsieur Étienne, vous offrirai-je de ceci...

ÉTIENNE, tendant son assiette et baissant les yeux.

Quel charmant regard !

Rosalie lui fait les yeux doux. Ilse retourne vivement vers Florette.

Voulez-vous, mamzelle Florette, que je vous serve à mon tour ?

FLORETTE.

Volontiers, monsieur Étienne...

ROSALIE, le faisant retourner vers elle.

Clochard vous a appelé tout à l'heure : pourquoi ?

ÉTIENNE.

Ah ! pourquoi... C'est ma mère qui m'envoyait trois chemises et deux bonnets de coton.

ROSALIE, riant.

Ah, ah ! comme du temps où vous étiez en garnison.

FLORETTE.

M. Étienne...

ÉTIENNE.

Mamzelle Florette.

Il retourne vers elle.

ROSALIE, le faisant retourner.

Je suis sûre que vous aimez mieux la garnison d'aujourd'hui,

n'est-ce pas ?

ÉTIENNE.

Certainement.

À part.

Ah ça, mais comme elle est devenue gracieuse.

FLORETTE, *à part.*

Est-ce que ma tante ne me laissera pas lui dire un mot ?

Haut, à Étienne.

On dit que la fête de dimanche sera superbe : vous y viendrez.

ROSALIE.

Ça se demande-t-il... je le retiens pour la première danse.

ÉTIENNE, *à part.*

Voyez-vous... elle m'invite...

FLORETTE, *à part.*

Comme c'est agréable, moi qui comptais sur lui !

ROSALIE.

Allons, M. Étienne, une petite chanson mais surtout, qu'elle soit bien sentimentale ! s'il vous plaît.

ÉTIENNE.

Une chanson ? je veux bien.

Premier couplet.

On a célébré la gloire

Du lancier et du housard

Mais le dragon, j'aime à le croire,

En mérite aussi sa part !

Pour défoncer une feuillette,

Pour enfoncer un Prussien ;

Pour s' faire aimer d'un' fillette,

Housard, le dragon t' vaut bien !

Les dragons (*bis.*)

LA CONSIGNE

Ont toujours été bons lurons !

ROSALIE.

Eh bien, qu'est-ce que c'est que cette chanson-là ?

ÉTIENNE.

Même air.

Deuxième couplet.

De la caval'rie légère,
Mesdam's, il faut vous méfier ;
Les gros talons, au contraire,
Sont solid's ; c'est leur métier !
Toujours prêts à la riposte,
En amour comme aux combats,
On les trouv' cloués au poste,
Les gros's bottes n' voltigent pas !
Les dragons, etc.

ROSALIE.

Ah ça, êtes-vous fou ? je vous demande une chanson d'amour.

ÉTIENNE.

Ah ! pardon, excuse ! En fait de chanson d'amour, je ne connais que celle-là, voyez-vous.

Il entonne le premier vers d'un troisième couplet.

Chantant.

Quand on bross' le poulet-dinde...

ROSALIE, lui mettant la main sur la bouche.

Assez... assez...

ÉTIENNE, à part.

Ah, mon Dieu ! je crois qu'elle m'a pressé les lèvres.

ROSALIE.

Tenez, voilà une poire pour vous rafraîchir le gosier.

ÉTIENNE.

Merci, madame Dibelot.

Il regarde Rosalie en coupant sa poire.

FLORETTE.

Eh bien, vous vous êtes coupé !

ROSALIE.

Votre main saigne.

ÉTIENNE.

C'est cette poire qui est si dure... mais ne sera rien.

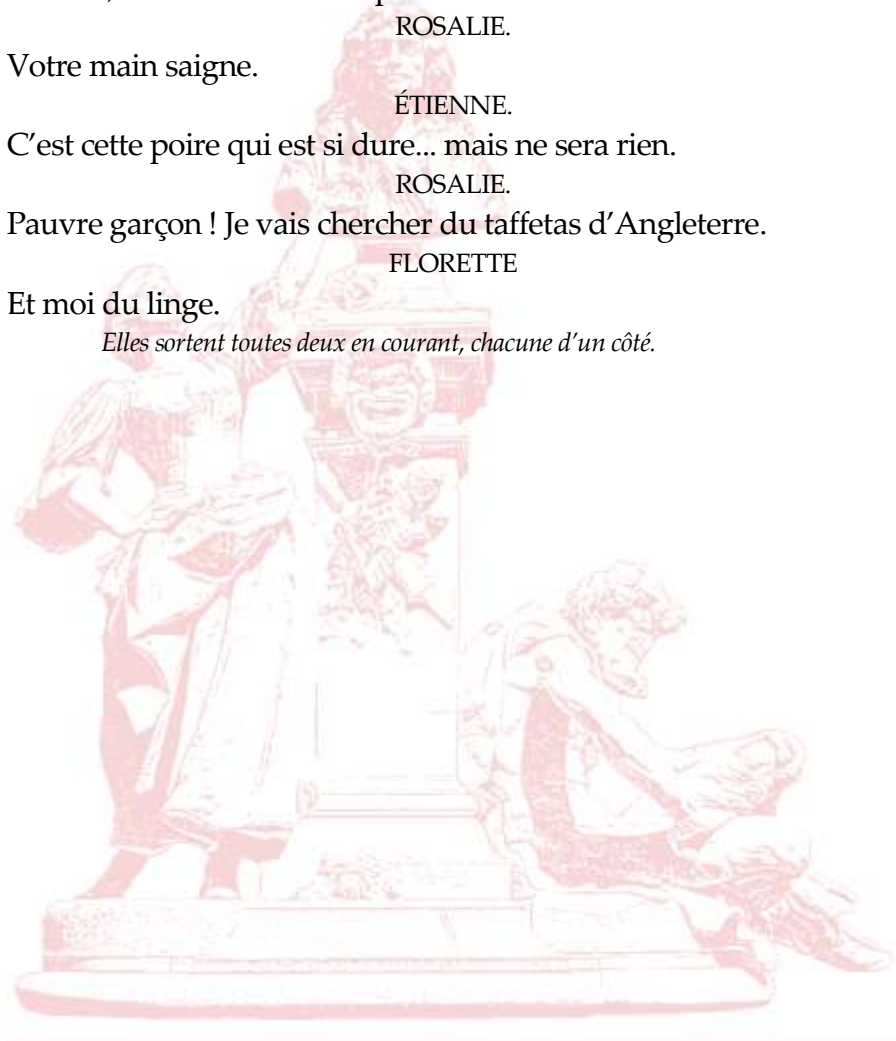
ROSALIE.

Pauvre garçon ! Je vais chercher du taffetas d'Angleterre.

FLORETTE

Et moi du linge.

Elles sortent toutes deux en courant, chacune d'un côté.





Scène V

ÉTIENNE, *seul, et se levant*

En vérité, je ne me comprends plus... Il me semblait pourtant bien, avant cette maudite commission, que j'étais amoureux de la petite Florette... mais depuis que l'ancien m'a forcé de toujours regarder sa femme, je ne sais pas... Ah ! Étienne, Étienne, fi donc ! qu'est-ce que c'est que ces idées-là ? Et l'honneur, et la vertu, et ta consigne ?... C'est que, par-dessus le marché, madame Dibelot me regarde à cette heure avec des yeux... Tant qu'elle m'a fait la moue, ça allait encore... mais si elle continue comme à présent... Je me connais, je n'ai pas du tout de défense contre les femmes... Je suis flambé... et l'ancien... oh ! quelle situation... J'aimerais autant avoir pris la citadelle d'Anvers à moi tout seul !

Scène VI

ROSALIE, ÉTIENNE, ROSALIE,
puis CLOCHARD

ROSALIE, *accourant.*

Donnez-moi votre main.

FLORETTE, *accourant.*

Donnez-moi votre doigt.

CLOCHARD, *sur la porte du fond.*

Toujours ce damné dragon.

ROSALIE.

Voilà qui est fini, M. Étienne. Il paraît que vous vous servez mieux d'un sabre que d'un couteau. Une autre fois, faites attention.

Elle lui donne un petit soufflet sur la joue.

CLOCHARD, *à part.*

Diable ! ils en sont déjà aux soufflets... j'arrive un peu tard.

Il s'approche.

ROSALIE.

Ah ! Clochard, c'est vous... il fallait venir plutôt, mon garçon.

CLOCHARD.

Oui, not' bourgeoise : c'est ce que je me disais.

LA CONSIGNE

ROSALIE.

Vous auriez déjeuné avec nous.

Elle retourne vers Étienne.

CLOCHARD, *à part.*

C'est ça, elle aurait voulu quelqu'un pour causer avec sa nièce, afin d'être libre avec le dragon. Je devine la couleur.

ROSALIE.

Florette, va donc offrir à Clochard de se rafraîchir.

CLOCHARD, *à part.*

Qu'est-ce que je disais ? Elle me détache la petite, un moment

Haut.

Ne bougez pas pour moi, mamzelle, je suis suffisamment imbu, ce matin.

Il prend le verre que lui a rempli Florette, et boit.

ROSALIE.

Alors, nous allons enlever la table.

FLORETTE.

Tout de suite, ma tante.

À part.

Pendant ce temps-là, elle le laissera tranquille.

Elle s'avance pour prendre la table.

ROSALIE.

Laisse donc cela, mon enfant, c'est trop lourd pour toi !... M. Étienne va m'aider.

CLOCHARD, *s'avançant.*

À votre service, not' bourgeoise.

ROSALIE.

Non, non... M. Étienne, M. Étienne.

CLOCHARD, *à part.*

Voyez-vous ça.

ÉTIENNE.

Me voilà, madame Dibelot.

Il prend la table par un bout, Rosalie le prend de l'autre.

ROSALIE.

Air du premier chœur de la Fiancée.

Venez donc ! allons ensemble !

C'est vous que j'ai dû choisir :

Chaque instant qui nous rassemble,

Est un instant de plaisir.

Ensemble.

ÉTIENNE.

J'y consens, allons ensemble !

À part.

Comment ça va-t-il finir ?

Ô mon brigadier, je tremble !

Tu devrais bien revenir.

ROSALIE.

Venez donc, allons ensemble !

C'est vous que j'ai dû choisir :

Chaque instant qui nous rassemble

Est un instant de plaisir.

CLOCHARD, à part.

On les voit toujours ensemble,

Comment ça va-t-il finir ?

Ô mon pauvr' bourgeois, je tremble !

Tu devrais bien revenir.

FLORETTE, à part.

Ils seront toujours ensemble !

Comment ça va-t-il finir ?

Ah ! pour mes amours, je tremble !

Mon oncle devrait bien r'venir.

Rosalie et Étienne emportent la table, dans une pièce à côté, par la porte de gauche.

Scène VII

FLORETTE, CLOCHARD

CLOCHARD, *les regardant sortir, à part.*

Ça chauffe ! ça chauffe !

FLORETTE, *les regardant sortir, à part.*

Elle qui le trouvait si ennuyeux ce matin ! Voyez donc à présent qu'elle sait la chose ! Est-ce étonnant ?

CLOCHARD, *à part.*

Moi qui suis, depuis si longtemps, amoureux de la bourgeoise, et qui comptais sur l'absence du patron !... Diable de bottes fortes, va !

FLORETTE, *à part.*

Et cet Étienne ?... Il regardait ma tante par devoir ; mais, à présent, ça a l'air d'être par plaisir !... Ça n'est pourtant pas dans sa consigne.

CLOCHARD, *à part.*

Elle ne revient pas !

FLORETTE, *à part.*

Étienne ne s'occupe plus de moi !... Il faut que je m'en venge... tout de suite.

Haut.

M. Clochard.

CLOCHARD.

Mamzelle Florette.

FLORETTE.

Vous ne me dites rien, ce matin.

CLOCHARD, *à part.*

C'est-il bête, ces petites filles, avec leurs remarques !

Haut.

Pardon, mamzelle Florette, c'est que je pense.

FLORETTE.

Et à quoi pensez-vous ?

CLOCHARD.

Oh ! à beaucoup de choses.

FLORETTE.

Savez-vous que ça n'est pas galant de rester près d'une jeune personne sans lui rien dire.

CLOCHARD, *à part.*

Oui, c'est ça, une jeune personne qui cherche un mari !... merci !...

Haut.

Je ne me pique pas beau coup de galanterie.

FLORETTE.

Oh ! que si fait ! Je vous ai vu auprès de la mercière d'à côté, et avec ma tante donc !...

CLOCHARD, *à part.*

Je crois bien ! on n'est pas forcé de les épouser, celles-là.

FLORETTE.

Je sais que vous êtes très aimable.

CLOCHARD.

C'est un effet de votre part.

À part.

Est-ce qu'elle aurait envie de m'agacer ?

LA CONSIGNE

FLORETTE,

remontant le théâtre, et regardant par la serrure de la porte de gauche.

Qu'est-ce qu'ils font donc ?

CLOCHARD, *à lui-même, sur le devant.*

La commère voudrait jeter le grappin sur moi !... mais pas de ça !... on a des principes. Respect à toute la nation des femmes à marier ! On y est pris tôt ou tard : au lieu que la femme du voisin... Quand la petite aura un époux, je ne dis pas... Elle est gentille !

FLORETTE, *revenant en scène.*

Ma tante ne reparait pas.

CLOCHARD.

Ils ont donc porté la table bien loin.

FLORETTE.

Mais non, ici à côté.

CLOCHARD, *allant entr'ouvrir la porte.*

Il n'y a personne.

FLORETTE, *allant regarder.*

Tiens !

CLOCHARD.

Où est-ce qu'ils sont allés.

FLORETTE, *à part.*

Il faut absolument que je sache où est ma tante.

CLOCHARD, *à part.*

Il faut absolument que je retrouve la piste du dragon.

Haut en sortant à gauche.

Bonjour, mamzelle Florette.

FLORETTE, *sortant par la porte de droite.*

Votre servante, M. Clochard.



Scène VIII

ROSALIE, puis ÉTIENNE

À peine sont-ils sortis que Rosalie paraît à la porte du fond.

ROSALIE.

Le brave garçon ! Comme il a peur de manquer à son devoir !... Il en perd la respiration... Ces dragons, ça ne sait courir qu'à cheval... À peine entrée dans le jardin, j'ai pris ma volée, fait un détour, et me voilà. Mes agaceries le mettent dans un grand embarras ; mais il n'est pas au bout.

ÉTIENNE, *arrivant.*

Ouf !

ROSALIE, *à part.*

Ah ! il m'a retrouvée.

ÉTIENNE, *dans le fond.*

« Ne pas la perdre de vue... l'observer minute par minute ! » m'a dit l'ancien... Quand elle est tranquille, ça va encore ; mais quand elle court comme un écureuil... autant vaudrait sur veiller un régiment de cosaques.

Il avance.

ROSALIE, *feignant la surprise.*

Ah ! vous voilà encore !... Vous me poursuivrez donc partout ?

LA CONSIGNE

ÉTIENNE.

Est-ce que je vous poursuis ?

ROSALIE.

Cette question !

ÉTIENNE.

Eh bien, c'est drôle, il faut que ça se trouve comme ça... machinalement.

ROSALIE.

Étienne, Étienne !... vous ne dites pas la vérité. J'ai bien voulu fermer les yeux jusqu'à présent, parce que je me disais... Mais ça devient trop clair !

ÉTIENNE.

Qu'est-ce qui devient clair ?

ROSALIE.

À quoi sert de dissimuler. Est-il possible que je m'y trompe.

ÉTIENNE, *à part*.

Est-ce qu'elle aurait deviné ?

ROSALIE.

C'est fâcheux ! sans doute ; mais, enfin, ce n'est pas votre faute.

ÉTIENNE.

Oh ! non, bien sûr, ce n'est pas ma faute.

ROSALIE.

On ne peut guère commander à son cœur, et quand une fois l'amour est venu...

ÉTIENNE.

Hein ? comment, l'amour.

ROSALIE.

Seriez-vous sans cesse sur mes pas, épiant mes moindres actions, prêtant l'oreille à mes moindres discours, si vous n'étiez pas amoureux de moi ?

ÉTIENNE.

Moi ! amoureux !

ROSALIE.

Comme un fou.

ÉTIENNE.

Vous croyez ?

ROSALIE.

J'en suis sûre...

ÉTIENNE, *à part.*

Ah, mon Dieu ! si c'était vrai ?

ROSALIE.

Vous ne répondez pas ?

Air : Si ça t'arrive encore.

Étienne, cela n'est pas bien ;

Avec moi, pourquoi ce mystère ?

Croyez que je n'ignore rien ;

Que servirait donc de vous taire ?

Dans vos regards j'ai lu votre embarras,

Il m'est aisé de vous entendre !

Ce que la bouche ne dit pas

Les yeux le font comprendre.

ÉTIENNE, *à part.*

Je ne suis pas bien sûr qu'elle n'ait pas raison !...

Haut.

Il est certain, madame Dibelot, qu'auprès de vous il est bien naturel... parce qu'avec des yeux comme les vôtres...

À part.

C'est vrai qu'ils sont jolis, ses yeux.

ROSALIE.

Bon Étienne !

LA CONSIGNE

ÉTIENNE.

Et puis une voix si douce, un sourire...

À part.

C'est qu'il est charmant, son sourire !

Haut.

Vous comprenez que, quand il n'y aurait pas d'autre motif...

ROSALIE.

D'autre motif ? Lequel, s'il vous plaît.

ÉTIENNE.

Lequel ? oh ! rien, rien !... Il n'y en a pas.

À part.

Imbécile ! J'allais donner le mot d'ordre à l'ennemi.

ROSALIE.

J'avais lu dans votre cœur : une autre, à ma place, se mettrait en colère, vous chasserait de sa présence !

ÉTIENNE.

Mais je ne pourrais pas m'en aller !

ROSALIE.

Vous m'aimez donc bien. Rassurez-vous, mon ami, je n'aurais pas le courage de vous renvoyer.

ÉTIENNE.

Madame Dibelot !

ROSALIE.

Je vous connais, Étienne vous êtes bon, aimable, complaisant : ah ! qu'une femme serait heureuse avec vous.

ÉTIENNE.

Madame Dibelot !

ROSALIE.

Oui, vous seriez près d'elle attentif, gracieux... Et puis, vous avez de si excellentes qualités... Vous êtes si estimé dans le pays ! Elle serait fière d'avoir été choisie par vous.

ÉTIENNE.

Madame Dibelot !

ROSALIE.

Ah ! pourquoi êtes-vous resté si longtemps au régiment. Pourquoi n'avez-vous pas été libre avant mon mari ?

ÉTIENNE.

Comment ? Est-ce que...

ROSALIE.

Que sait-on ? Peut-être à cette heure c'est vous qui le seriez.

ÉTIENNE, *à part.*

Mon Dieu, mon Dieu ! Qu'est-ce que j'entends là ? Et qu'est-ce que j'éprouve ?

ROSALIE.

Êtes-vous fâché de ma franchise, de ma confiance ?

ÉTIENNE.

Fâché ! oh bien oui ! Je suis. Je ne sais plus ce que je suis...

À part.

Oh, mon ancien, mon ancien !

ROSALIE.

Allons, donnez-moi mon ouvrage, et venez vous asseoir là, près de moi.

Elle s'assied.

ÉTIENNE.

Près de vous !

À part.

Oh ! c'est trop dangereux.

Il s'assied de l'autre côté du théâtre.

ROSALIE.

Eh bien, venez donc ici. Êtes-vous fou.

ÉTIENNE, *à part.*

Il y a de quoi le devenir.

LA CONSIGNE

Il se rapproche un peu.

ROSALIE.

Plus près, donc ? là ! Et causons comme une paire d'amis.

ÉTIENNE, *se rapprochant presque malgré lui.*

Une paire d'amis.

ROSALIE, *le regardant tendrement.*

Mais oui, n'êtes-vous pas le mien.

ÉTIENNE, *reculant vivement, à part.*

Elle est encore plus jolie qu'à l'ordinaire. Et elle a un bonnet qui lui va mieux.

ROSALIE, *se rapprochant de lui avec sa chaise.*

Vous allez me conter comment vous êtes devenu amoureux de moi.

ÉTIENNE, *reculant la sienne.*

Amoureux. Mais je n'ai pas dit ça... je n'en ai pas soufflé le mot. Je suis amoureux ! je suis un honnête homme.

ROSALIE, *s'approchant toujours.*

Vous ne l'avez pas dit, mais je l'ai vu ; c'est la même chose.

ÉTIENNE, *reculant.*

Vous croyez que c'est la même chose.

ROSALIE.

Sans doute ! Et comment trouvez-vous M. Dibelot, qui vous établit dans sa maison, près de moi, sous le même toit.

ÉTIENNE.

Ah ! oui.

ROSALIE.

Est-il donc aveugle ? oui il pense que je n'y vois goutte.

ÉTIENNE.

Dame ! c'est possible, il croit que vous n'y voyez goutte.

ROSALIE.

Il n'a pas imaginé que, sans cesse avec vous, je finirais par

apprécier toutes les qualités qui vous distinguent.

ÉTIENNE.

C'est vrai, le pauvre cher homme, il n'a pas pensé aux qualités qui me distinguent.

ROSALIE.

Mais ces maris, ils sont tous les mêmes !... Ah ! M. Étienne, c'est une cruelle position que celle d'une femme placée entre son devoir et un sentiment de préférence qu'elle doit combattre.

ÉTIENNE, *à part, et reculant.*

Est-il possible ? Oh, si je ne me bouche pas oreilles...

ROSALIE, *se rapprochant.*

Car enfin, si je faisais des comparaisons, jeune, joli garçon, aimable comme vous êtes...

ÉTIENNE, *à part.*

Qui est-ce qui lui demande ça ?

ROSALIE.

Vous n'êtes pas bourru, grondeur, vous !

ÉTIENNE, *à part, reculant.*

Résistez donc à de pareils propos.

ROSALIE, *s'approchant.*

Vos yeux peignent toute la bonté de votre cœur.

ÉTIENNE, *à part.*

Là ; voilà qu'elle parle de mes yeux à présent. Il faut que je me sauve ou que je sois un scélérat : il n'y a pas de milieu.

ROSALIE.

Savez-vous qu'il faudrait être tout-à-fait insensible être touchée...

ÉTIENNE.

Ah ! vous avez raison. Il faudrait avoir une pierre à fusil en guise de cœur.

ROSALIE, *s'approchant.*

N'est-ce pas, mon cher Étienne.

LA CONSIGNE

ÉTIENNE, *à part, reculant.*

Son cher Étienne. Je suis perdu.

ROSALIE.

Vous ne me dites rien ?

ÉTIENNE, *hors de lui et se levant.*

Madame !... Rosalie !

ROSALIE.

Qu'avez-vous, mon ami.

ÉTIENNE, *à part.*

Oh ! ma vertu, ma vertu.

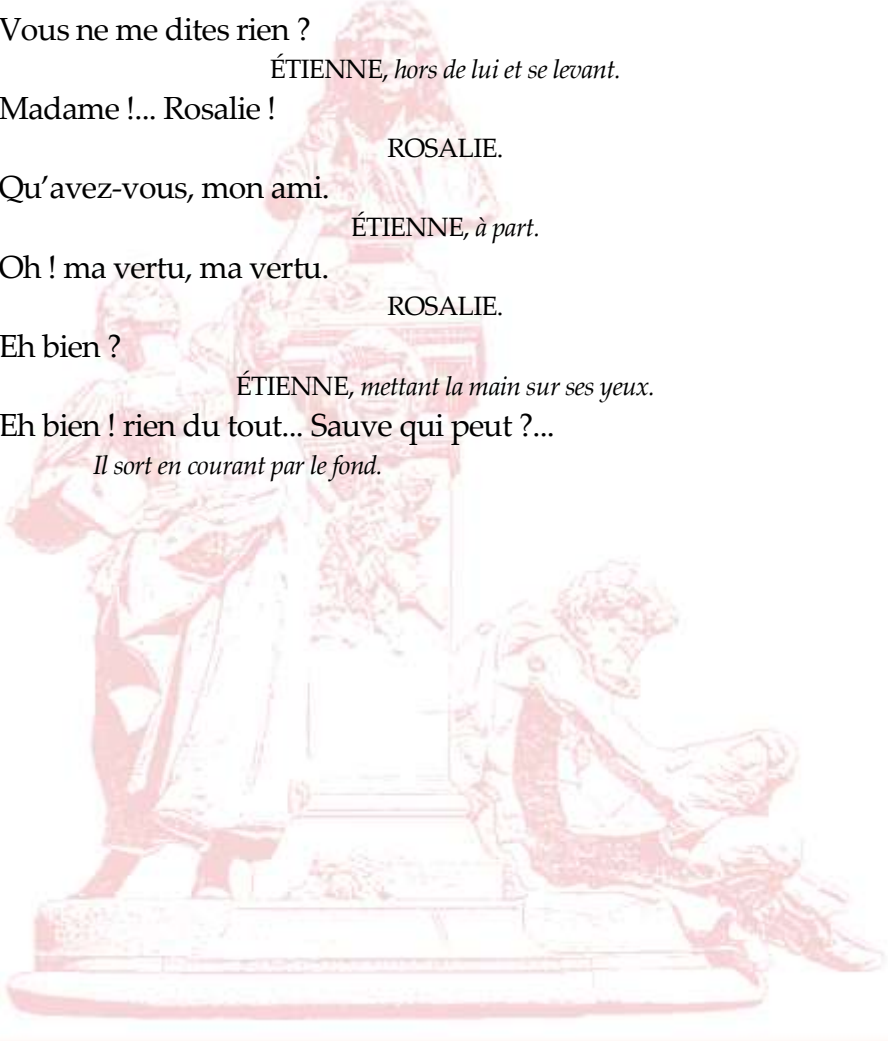
ROSALIE.

Eh bien ?

ÉTIENNE, *mettant la main sur ses yeux.*

Eh bien ! rien du tout... Sauve qui peut ?...

Il sort en courant par le fond.





Scène IX

ROSALIE, seule

Ah, ah, ah ! voici la sentinelle en déroute. Ce pauvre Étienne. Il ne sait plus comment faire... Mais cela ne suffit pas : il faut que je lui fasse perdre la tête, que je l'amène à mes genoux, pour rire ensuite de lui tout à mon aise. Encore une attaque, et il est à moi. Après tout, il n'est pas si coupable, la subordination, le respect, la reconnaissance... Oh ! c'est à mon mari que j'en veux... C'est qu'en vérité Étienne n'est pas mal du tout. Je n'avais pas encore fait attention à lui.

Air : Du partage de la richesse.

Pendant dix ans je l'aurais vu peut-être,
Sans y songer, sans regarder ses traits ;
Un sentiment tout nouveau pourrait naître,
En l'examinant de plus près !
Il est toujours sous mes yeux, il me garde ;
Que dirait-on pourtant s'il m'avait plu ?
Il faut pourtant bien que je le regarde,
C'est mon mari qui l'a voulu !

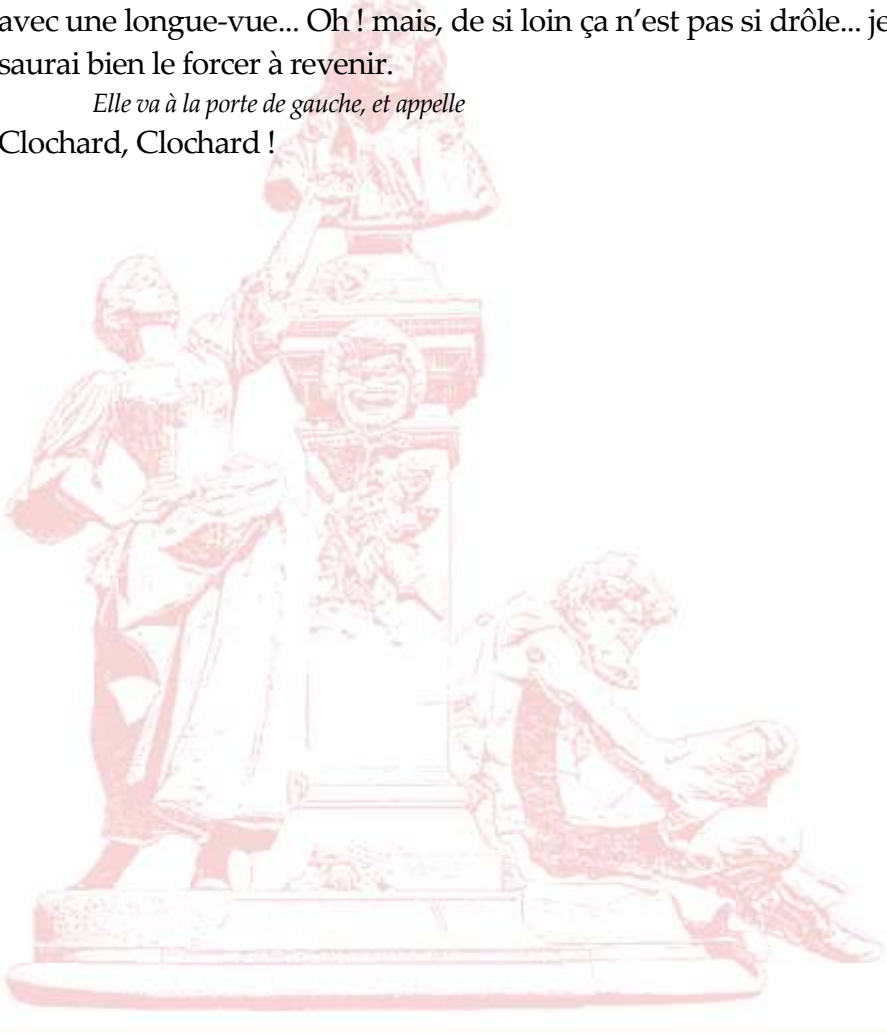
Tiens, le voilà en observation dans le jardin.

LA CONSIGNE

On voit, par la fenêtre qui est ouverte. Étienne dans le jardin, une longue-vue à la main.

Il n'ose plus approcher de moi... Dieu me pardonne, il me regarde avec une longue-vue... Oh ! mais, de si loin ça n'est pas si drôle... je saurai bien le forcer à revenir.

Elle va à la porte de gauche, et appelle
Clochard, Clochard !





Scène X

ROSALIE, CLOCHARD, puis ÉTIENNE

CLOCHARD, *entrant.*

La bourgeoise m'a appelé.

ROSALIE.

Oui, mon ami, il faut que je vous parle.

CLOCHARD, *à part.*

Bon, cette fois, pas de dragon...

Haut.

Me voilà à vos ordres, bourgeoise, et vous savez bien que je suis toujours à vos ordres.

ROSALIE.

Je vous remercie. L'autre jour, vous m'avez dit que vous aviez un secret à me confier.

CLOCHARD.

C'est vrai, et un secret qui m'étouffe depuis longtemps.

ROSALIE.

Je m'en voudrais de vous laisser étouffer, et, comme je n'ai rien de mieux à faire en ce moment, je vous écoute. Parlez.

CLOCHARD.

Il faut que je parle.

LA CONSIGNE

ROSALIE.

Sans doute, si vous voulez que je sache ce que c'est.

CLOCHARD.

Dame, Je croyais que vous aviez deviné.

ROSALIE.

Quoi donc ?

CLOCHARD.

Que je vous idolâtre, bourgeoise.

ROSALIE, à part, regardant de loin à travers la fenêtre.

Bon !... Étienne a vu Clochard.

Haut.

Comment dites-vous ça ?

CLOCHARD.

Je dis, bourgeoise, que je vous idolâtre.

ROSALIE, jetant les yeux vers la fenêtre.

Oh, comme il a l'air contrarié... Il frappe du pied... ah... le voilà qui se rapproche.

Haut, et d'un air distrait.

Vous disiez donc, Clochard.

CLOCHARD, à part.

Ah ça est-ce qu'elle est sourde ?

Haut.

Il est facile de comprendre, bourgeoise, que, vous voyant sans cesse, fraîche et jolie comme une rose, moi, sensible et tendre comme... un papil...

ROSALIE, regardant toujours par la fenêtre.

Eh bien... le voilà qui s'arrête...

CLOCHARD.

Je n'ai pu me défendre...

ROSALIE, à part.

Ah, nous allons voir.

Elle va pousser la fenêtre. À part.

Il faudra bien qu'il vienne s'il veut en savoir davantage.

CLOCHARD.

Vous ne me répondez pas, bourgeoise?... Qu'est-ce que vous pensez ?...

ROSALIE.

Répétez-moi ce que vous m'avez dit.

En ce moment, Étienne pousse la fenêtre, et saute à pieds joints dans l'appartement.

Ah, mon Dieu !...

CLOCHARD.

Allons !... Une charge de grosse cavalerie à cette heure !... On ne peut pas être une minute tranquille.

ROSALIE, à Étienne.

Comme vous m'avez fait peur !

ÉTIENNE.

Vraiment ?

ROSALIE.

Est-ce qu'on entre ainsi ?

ÉTIENNE.

Oui, c'est vrai, je suis entré, singulièrement : me trouvant là, près de la fenêtre, une idée m'a passé par la tête, et crac... j'ai sauté.

CLOCHARD, à part.

S'il avait pu se casser le nez.

ÉTIENNE.

Je ne vous dérange pas ?

ROSALIE, qui a été se rasseoir à son ouvrage.

Non, vraiment, au contraire ; vous arrivez juste pour me rendre un petit service.

ÉTIENNE.

Qu'est-ce que c'est, madame Dibelot ?

LA CONSIGNE

ROSALIE.

Je m'aperçois que j'ai laissé mes ciseaux dans la chambre à côté, vous allez me les chercher, n'est-ce pas ?

ÉTIENNE, *à part.*

C'est ça... elle veut rester seule avec lui.

ROSALIE.

Eh bien, allez donc, Étienne.

ÉTIENNE, *à part.*

Plus souvent !...

Haut.

Pardon, madame Dibelot ; mais en sautant, il me semble que je me suis foulé le pied ; je ne peut plus bouger.

ROSALIE.

Ah, quelle histoire...

À part.

Commencerait-il à être jaloux pour son propre compte ?

Haut.

Allons, c'est Clochard qui me fera ce plaisir.

ÉTIENNE, *à part.*

Ahie, ahie !... Être encore seul avec elle ! c'est encore pis.

CLOCHARD, *à part.*

La laisser seule avec le dragon ; pas si bête !

ROSALIE, *à Clochard, en passant au milieu d'eux.*

Est-ce que vous avez le pied foulé aussi, vous ?

CLOCHARD.

Oh ! le pied irait encore... mais...

ROSALIE.

Vous refusez tous les deux ?... Vous êtes aimables !... Je vais donc y aller moi-même.

Elle sort en courant par la porte de droite.



Scène XI

ÉTIENNE, CLOCHARD, puis FLORETTE

ÉTIENNE, *à part.*

Qu'est-ce que je vas devenir ? Oh ! la chienne de consigne !

CLOCHARD, *à part.*

Les bédouins auraient bien dû empaler le dragon.

FLORETTE, *entrant.*

Eh bien ; qu'est-ce que vous faites donc là à vous regarder ?

CLOCHARD.

Votre tante va revenir, mamzelle Florette.

FLORETTE.

Ma tante ?... elle est dans la boutique à causer avec un monsieur.

ÉTIENNE et CLOCHARD *ensemble et à part.*

Un monsieur !

ÉTIENNE, *à part.*

Et moi qui m'amuse à surveiller Clochard !

CLOCHARD, *à part.*

Et moi qui reste là comme un imbécile !

Ils tournent tous deux sur le talon, et sortent vivement chacun d'un coté.



Scène XII

FLORETTE, seule

Ah !... ils sont gentils vraiment !... Partis tous deux ! et sans doute pour courir après ma tante !...

*En ce moment ils passent en dehors en se croisant devant la fenêtre en répétant :
Avec un monsieur !*

Tout ce qui se passe ici est bien extraordinaire... Mon oncle avait bien besoin de s'en aller !... Étienne, Clochard, toujours sur ses pas ; et pas plus d'attention à moi à présent que si je n'avais jamais existé... Oh, ça n'est pas bien de tout prendre comme ça pour soi, et de ne rien laisser aux autres... Les accaparements devraient être défendus.

Air de l'Artiste.

J'vois un galant cortège
Qui, lui parlant d'amour,
La poursuit et l'assiège
À chaque instant du jour :
Trois amours pour ma tante !...
Quel est donc son pouvoir ?
Moi, d'un seul je m'contente

Et je n' peux pas l'avoir !





Scène XIII

FLORETTE, ÉTIENNE

FLORETTE.

Vous voilà, monsieur... vous vous êtes donc décidé à quitter ma tante ?

ÉTIENNE.

Oui, c'était une pratique qui était avec elle ; un bourgeois qui venait choisir des bois de charpente. Clochard l'a conduit au magasin ; votre tante est seule, à présent.

FLORETTE.

Je m'étonne que vous ne soyez pas resté à son côté.

ÉTIENNE.

Dame ! je l'aurais dû, peut être ; mais...

FLORETTE.

Vous semblez si heureux de la regarder.

ÉTIENNE.

C'est non devoir.

FLORETTE.

Dites que c'est un plaisir : ma tante est jolie.

ÉTIENNE.

Je ne dis pas non.

FLORETTE.

Et elle n'a pas l'air fâché de se trouver avec vous.

ÉTIENNE.

C'est vrai.

FLORETTE.

Savez-vous, monsieur Étienne, que vous êtes un fier mauvais sujet ?

ÉTIENNE.

Moi ?... je suis au moment de devenir le plus grand scélérat de la terre.

FLORETTE.

Oh, oh !

ÉTIENNE.

Oui, un scélérat fini ; et il ne tient qu'à vous de l'empêcher.

FLORETTE.

Je ne demande pas mieux : que faut-il faire ?

ÉTIENNE.

Mamzelle Florette, vous n'avez jamais été soldat ?

FLORETTE.

Cette bêtise !...

ÉTIENNE.

Oh, pardon, c'est juste !... Alors vous ne savez pas ce que c'est qu'une consigne ?

FLORETTE.

Oh, que si fait !

ÉTIENNE.

Oui ?... eh bien, c'est heureux ; car je vais vous en donner une.

FLORETTE.

À moi ?

ÉTIENNE.

À vous-même !... Me promettez-vous de l'observer ?

LA CONSIGNE

FLORETTE.

C'est selon... Voyons.

ÉTIENNE.

Écoutez... Il faut me surveiller minute par minute ; ne pas me perdre de vue.

FLORETTE, *à part.*

Tiens !... juste la consigne de mon oncle.

ÉTIENNE.

Vous resterez toujours près de moi, comme mon ombre.

FLORETTE.

Même quand ma tante sera là ?

ÉTIENNE.

Justement !... surtout quand elle sera là.

FLORETTE.

Allons... je le veux bien !

ÉTIENNE.

Ah !... vous me rendez un fier service !

FLORETTE.

Mais, écoutez donc !... Il pourrait bien y avoir du danger à cela.

ÉTIENNE.

Quel danger ?

FLOREITE.

Air : De votre bonté généreuse.

Vous serez là, toujours en ma présence ;

Vous êtes jeune, aimable et beau garçon,

Et l'amour vient sans qu'on y pense,

J'ai vu ça dans une chanson :

Un tel danger me rend craintive ;

Vous m'effrayez, je dois en convenir !

Car, enfin si l'amour arrive...

ÉTIENNE.

Il faudra le laisser venir.

FLORETTE.

Vraiment ?

ÉTIENNE.

Sans doute ! il n'y a pas d'inconvénient.

FLORETTE.

Vous croyez ?

ÉTIENNE.

Pas le moindre inconvénient ; au contraire !... ça pourrait tout arranger, parce que vous êtes libre, vous.

FLORETTE.

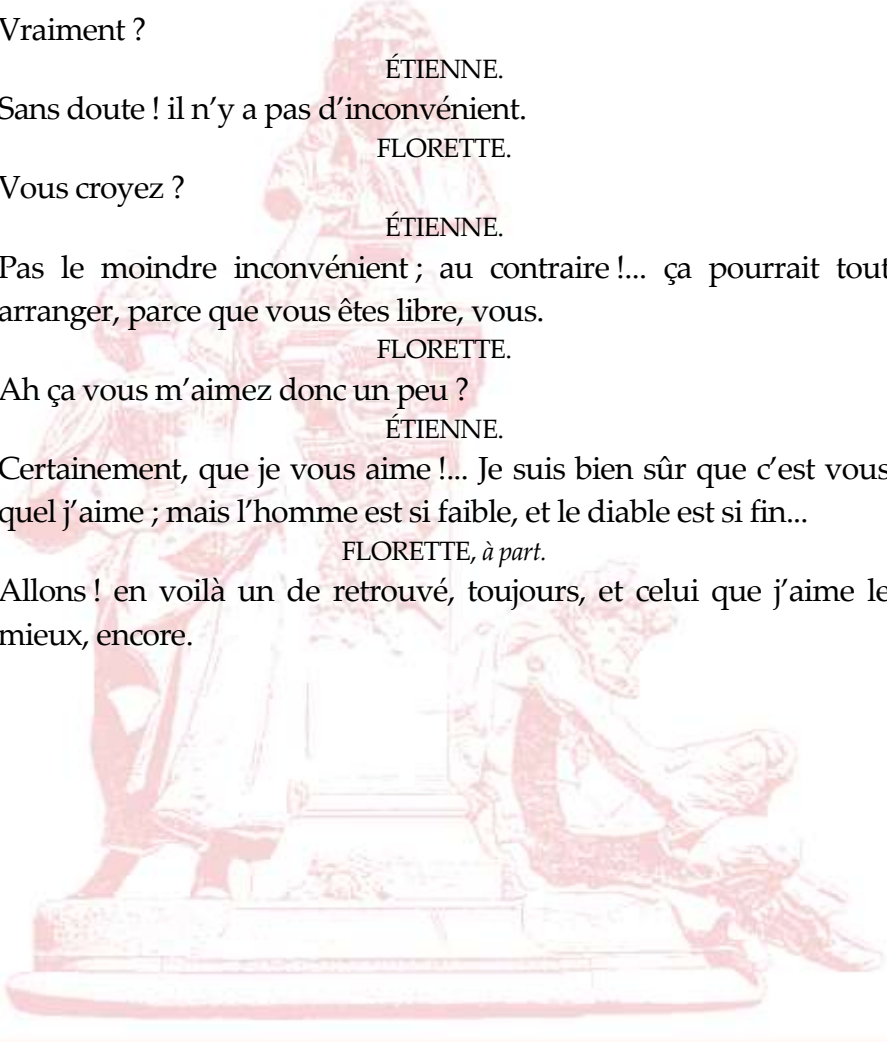
Ah ça vous m'aimez donc un peu ?

ÉTIENNE.

Certainement, que je vous aime !... Je suis bien sûr que c'est vous quel j'aime ; mais l'homme est si faible, et le diable est si fin...

FLORETTE, *à part.*

Allons ! en voilà un de retrouvé, toujours, et celui que j'aime le mieux, encore.





Scène XIV

FLORETTE, ÉTIENNE,
ROSALIE, *entrant par le fond*

ROSALIE, *à part, en entrant.*

Ah, ah !... seul avec Florette,

ÉTIENNE, *bas à Florette.*

C'est votre tante... restez là.

FLORETTE, *bas.*

Soyez tranquille !...

ROSALIE.

Florette, Clochard est sorti ; vas veiller sur la boutique, mon enfant.

ÉTIENNE, *bas à Florette.*

N'allez pas me quitter.

FLORETTE.

Ma tante !...

ROSALIE.

Eh bien, est-ce que tu ne me comprends pas ?

FLORETTE.

Mais, le second compagnon est là, ma tante.

ROSALIE.

Qu'importe ?

FLORETTE.

Et puis, ne faut-il pas que j'achève de tout ranger ici ?

ROSALIE.

Tu rangeras plus tard.

ÉTIENNE.

Pourquoi donc renvoyer Florette, madame Dibelot ?

ROSALIE, *à part*.

Ah !... il veut qu'elle reste.

FLORETTE.

Oh, monsieur Étienne ! ma tante n'a pas de raisons pour me renvoyer ; au contraire, elle m'a dit qu'elle s'ennuie quand je ne suis pas là.

ÉTIENNE, *bas*.

Très bien ! très bien !... restez à votre poste.

ROSALIE, *à part*.

La petite sottise !... Oh, je la ferai bien partir !

FLORETTE, *à part*.

Ma tante a l'air vexé...

ÉTIENNE, *à part*.

Comme ça ma vertu est à l'abri... ne me quittez pas !

ROSALIE.

Ah, mon Dieu !... qu'est-ce que j'éprouve ?

ÉTIENNE.

Qu'y a-t-il donc ?

FLORETTE.

Qu'est-ce que c'est ?

ROSALIE.

Je ne sais... Un étourdissement... ma vue se trouble... le cœur me manque...

LA CONSIGNE

Elle s'assied.

ÉTIENNE.

Elle se trouve mal !...

FLORETTE.

Ses yeux se ferment !... Ma tante, ma tante !...

ÉTIENNE, *lui frappant dans la main.*

Ma dame Dibelot !...

FLORETTE.

Elle ne revient pas !... Il faudrait du secours.

ÉTIENNE.

Des sels !... un flacon !...

FLORETTE.

Il y en a dans sa chambre.

ÉTIENNE.

Allez le chercher, mamzelle Florette.

FLORETTE.

Je vas y aller, mais...

ÉTIENNE.

Allez donc !... moi, je ne le trouverais pas !... Pauvre madame Dibelot !

FLORETTE, *en sortant par la porte de droite.*

Tant qu'elle est évanouie, il n'y a pas de danger.



Scène XV

ÉTIENNE, ROSALIE, *assise*

ÉTIENNE.

La pauvre femme !... Si elle allait mourir !

ROSALIE, *ouvrant les yeux.*

Étienne !... Ah, c'est vous ?

ÉTIENNE.

Oui, madame Dibelot, bien désolé de l'accident qui vous arrive.

ROSALIE.

Oh, ce ne sera rien !... Je suis bien pâle, n'est-ce pas ?

ÉTIENNE.

Oui, mais cette pâleur vous sied à ravir.

ROSALIE.

Que vous êtes bon de me donner des soins... Florette est donc sortie ?

ÉTIENNE.

Elle est allée chercher un flacon.

ROSALIE.

Ah !... vous l'avez renvoyée... pour rester seul avec moi.

ÉTIENNE, *embarrassé et s'éloignant.*

Madame Dibelot...

LA CONSIGNE

ROSALIE.

Je vous comprends, mon ami, et je devine tout ce qui se passe dans votre cour.

ÉTIENNE, *à part.*

Elle est plus avancée que moi.

ROSALIE.

Depuis que j'ai découvert votre amour, je suis bien malheureuse.

ÉTIENNE.

Malheureuse à cause de moi !

ROSALIE.

Je vous rends justice, Étienne...

ÉTIENNE.

Et moi aussi, je vous rends justice, allez !

ROSALIE.

C'est à cette lutte perpétuelle, à ces combats de tous les instants qu'il faut attribuer le malaise que j'éprouve.

ÉTIENNE.

Vrai, madame Dibelot ?

ROSALIE, *à part.*

Il se rapproche...

Haut.

Eh, mon ami, quelle femme ne serait touchée de tant de soins, d'attention... Ah, si vous saviez comme mon cor bat !...

ÉTIENNE.

Croyez-vous que le mien soit tranquille, Rosalie ! vous imaginez vous, par hasard...

ROSALIE.

Non, non, je vois qu'il est troublé... et je vous plains.

ÉTIENNE.

Oh, vous avez raison !...

ROSALIE.

Mais je ne vous accuse pas !... Cet amour, qui fait le bonheur et le tourment de la vie, il est si naturel !...

ÉTIENNE, *s'animant.*

Ah ! c'est vrai !...

ROSALIE.

N'est-ce pas, Étienne ! qu'il est des circonstances telles que les résolutions les plus sages doivent céder.

Elle lui prend la main.

ÉTIENNE.

Ah oui !...

ROSALIE.

Qui résisterait à ces émotions si douces, à ces impressions soudaines ?

ÉTIENNE.

C'est impossible !...

ROSALIE, *à part.*

Il est à moi !...

Haut.

vous semblez souffrir Étienne, mais moi aussi, je souffre !...

ÉTIENNE.

Vous souffrez, madame Dibelot ! chère Madame Dibelot !...

Reculant et à part.

Oh, mon ancien !... qu'allais-je faire ?

ROSALIE, *étonnée.*

Qu'y a-t-il donc ?

ÉTIENNE.

Il y a... il y a... que la tête n'y est plus ; que si ça continue, je deviendrai fou !...

ROSALIE, *se levant.*

N'est-ce que cela ?

LA CONSIGNE

ÉTIENNE, *à part.*

Non !... je triompherai !... il faut que je triomphe !...

ROSALIE.

Qu'avez-vous donc !

ÉTIENNE, *à part.*

Oh ! quelle idée !...

ROSALIE.

Comment !... vous me fuyez ?... pourquoi cela... comme votre œil brille !...

ÉTIENNE.

Vous ne savez donc pas ?... on ne vous l'a donc pas dit ?...

ROSALIE.

Quoi ?

ÉTIENNE.

Quand l'amour me trouble le cerveau, je ne me connais plus !...

ROSALIE, *souriant.*

En vérité ?...

ÉTIENNE.

Ça tient à mon organisation ; je ne suis pas maître de ça !...

ROSALIE.

Qu'est-ce que c'est ?

ÉTIENNE.

Une chose épouvantable !

ROSALIE, *inquiète.*

Achez !

ÉTIENNE.

Vous courez le plus grand danger.

ROSALIE.

Moi ?

ÉTIENNE.

Vous-même !

ROSALIE.

Parlez donc !

ÉTIENNE.

Au régiment, la femme du maréchal des logis, elle m'aimait... cette femme... j'étais fou d'amour... et, sans le vouloir, sans m'en douter...

ROSALIE.

Eh bien ?

ÉTIENNE, *à demi-voix.*

Je l'ai étranglée !

ROSALIE, *se levant vivement.*

Ah mon Dieu !...

ÉTIENNE.

J'ai eu le désagrément de l'étrangler.

ROSALIE.

Est-il possible ?... est-ce que ce serait là cette aventure effrayante dont vous m'avez parlé ?

ÉTIENNE.

Justement !...

À part.

elle donne dedans !

ROSALIE.

C'est pour ça que mon mari a reçu un coup de sabre ?

ÉTIENNE.

Vous y êtes !

ROSALIE.

Ne m'approchez pas...

ÉTIENNE.

Je sens que ça me prend !... j'ai peur !...

ROSALIE.

Et moi donc ?... au secours !... au secours !...

LA CONSIGNE

FLORETTE, *arrivant.*

Me voilà, ma tante, me voilà !... et le flacon...

ROSALIE, *se sauvant par la droite.*

C'est à lui qu'il faut le donner.





Scène XVI

FLORETTE, ÉTIENNE

ÉTIENNE, *parcourant le théâtre.*

Ah !... je savais bien, moi, que je triompherais !... je savais bien que j'échapperais !... je savais bien !... je savais bien !...

FLORETTE, *ébahie.*

À qui en a-t-il donc ?

ÉTIENNE, *marchant toujours.*

Elle a joliment décampé tout de même !... Elle n'a pas demandé son reste !... En déroute, la tentatrice !

FLORETTE.

Ah ça de quoi parlez-vous tout seul ?

ÉTIENNE.

J'ai vaincu, j'ai triomphé !... Réjouissez-vous, Florette ?...

FLORETTE.

Êtes-vous devenu fou ? faut-il vous faire respirer ce flacon ?

ÉTIENNE.

Je respire la satisfaction de la vertu... ça me suffit !... es à vous aussi, Florette !... Oh ! quelle bataille !... mais que ça m'a coûté cher !

LA CONSIGNE

FLORETTE.

Je n'y comprends rien.

ÉTIENNE.

Je vais vous faire comprendre.

Air de Joseph.

Certain Hébreu qu'on vante dans la Bible,
Sentant un jour qu'il allait succomber,
Près de femme un peu trop sensible,
Au piège su se dérober ! Il triompha d'une faiblesse ;
Mais aujourd'hui mon triomphe est plus beau !
Ainsi que lui j'ai gardé ma sagesse,
Et je n'ai pas perdu mon manteau.

Avec ça que je n'en avais pas.

FLORETTE.

Qu'est-ce que vous dites de votre manteau ?

ÉTIENNE.

Rien, rien ! je suis content, je suis satisfait...

À lui-même.

Ah, mon Dieu ! si elle allait se douter de la frime et revenir ? Je suis au bout de mes munitions de vertu, d'abord !... Florette, il faut nous en aller.

FLORETTE.

Où donc ?

ÉTIENNE.

Je ne sais pas !... ici, à côté !... qu'importe ?...

À lui-même.

Mais si, pendant ce temps-là, un autre... et ma consigne ?...

FLORETTE.

Vous vous parlez là tout seul !... Savez-vous que vous me faites peur ?

ÉTIENNE.

Oh ! une invention... Auriez-vous une corde ?

Elle va prendre une corde dans un tiroir et la lui donne. Étienne l'attache de chaque côté de la porte du fond à un pied de terre.

FLORETTE.

Qu'est-ce que c'est ça ?

ÉTIENNE.

Laissez faire !...

À part.

Si quelqu'un entre, je serai averti par la clameur particulière.

Haut.

Venez-vous-en, Florette !...

Il entre par la porte de gauche.

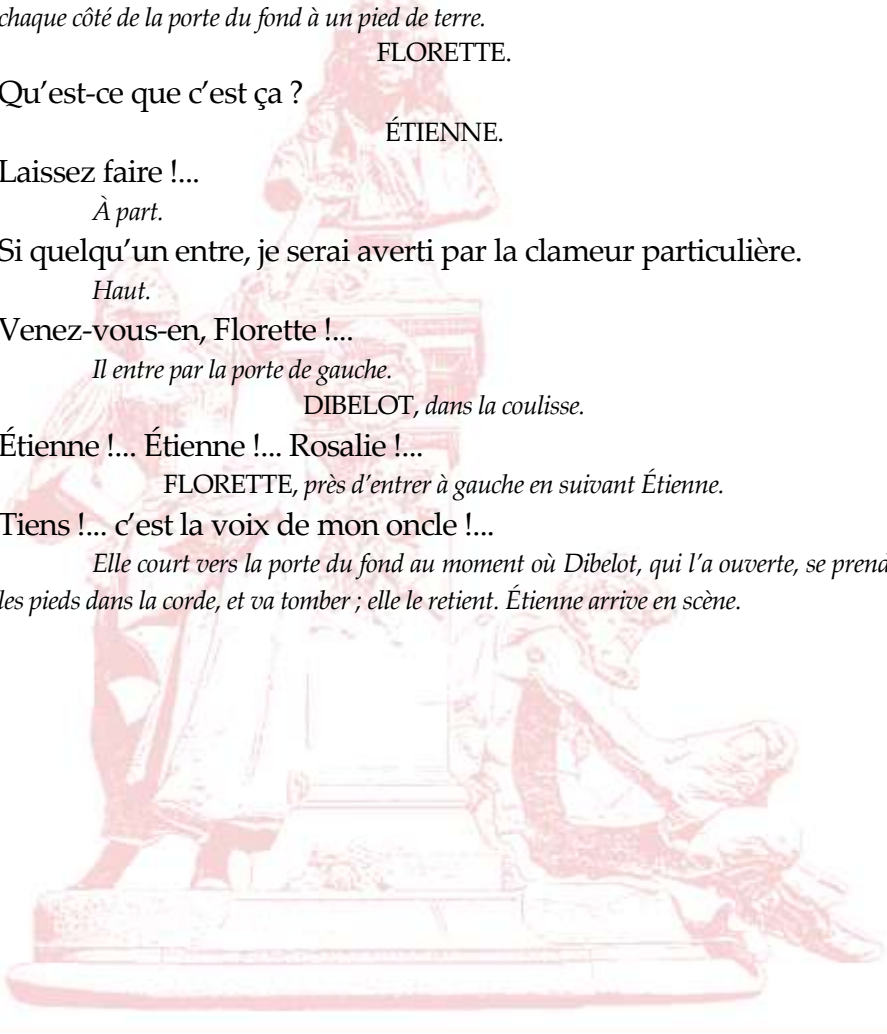
DIBELOT, *dans la coulisse.*

Étienne !... Étienne !... Rosalie !...

FLORETTE, *près d'entrer à gauche en suivant Étienne.*

Tiens !... c'est la voix de mon oncle !...

Elle court vers la porte du fond au moment où Dibelot, qui l'a ouverte, se prend les pieds dans la corde, et va tomber ; elle le retient. Étienne arrive en scène.





Scène XVII

FLORETTE, DIBELOT, ÉTIENNE,
puis CLOCHARD, puis ROSALIE

DIBELOT.

Mille carabines ! qu'est-ce que cela signifie ?

ÉTIENNE, *revenant par la porte de gauche.*

Ah ! c'est vous, mon ancien... Soyez le bienvenu.

DIBELOT.

Le bienvenu. Est-ce qu'on avait envie de me casser le cou, ici.

ÉTIENNE.

Pardon ! excuse... ce n'était pas pour vous. C'était une façon de chevaux de frise pour l'ennemi.

CLOCHARD, *arrivant, et se jetant par terre.*

Not' bourgeois... not' bourgeois...

ÉTIENNE, *à Dibelot.*

Tenez, voyez-vous : C'était excellent pour avertir... Il en viendrait dix comme ça, ce serait toujours de même.

CLOCHARD, *qui s'est relevé et s'est placé à gauche.*

Encore un tour du dragon.

ROSALIE, *sortant de sa chambre à droite.*

Qu'ai-je entendu ? Ah ! c'est mon mari.

FLORETTE.

Oui, ma tante, c'est mon oncle Dibelot qui arrive.

ROSALIE.

Mon ami, nous ne t'attendions pas si tôt.

DIBELOT.

Oui, j'ai fini mes affaires plus vite que je ne croyais : bonjour, Rosalie ; approche donc.

ROSALIE, *montrant Étienne avec crainte.*

Mais c'est qu'Étienne...

DIBELOT.

Eh bien, quoi, Étienne... Il ne te mangera pas.

ROSALIE.

Prenez garde.

DIBELOT, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle a donc ?

Bas, à Étienne.

Ah ça, dis-moi, je te retrouve loin de Rosalie : et ta consigne ?

ÉTIENNE, *bas.*

Dame, père Dibelot, j'ai fait de mon mieux.

DIBELOT, *à demi-voix.*

Je t'avais dit de ne pas la quitter.

ÉTIENNE.

Je sais bien... Cependant, voyez-vous...

DIBELOT.

Il n'y a pas de cependant...

ÉTIENNE.

C'est qu'on se trouve dans des circonstances.

DIBELOT.

Il n'y a pas de circonstances. Il fallait aller jusqu'au bout.

ÉTIENNE, *à part.*

Il paraît qu'il y tenait. Pauvre cher homme !

LA CONSIGNE

CLOCHARD, *à part.*

Il faut que j' démolisse mon rival dans l'esprit du bourgeois. J' vas le démolir.

FLORETTE, *à Rosalie.*

Qu'est-ce que vous avez donc, ma tante.

ROSALIE.

Es-tu sûre qu'il est calme à présent.

CLOCHARD, *tirant Dibelot à part.*

Père Dibelot, je vous conseille de vous méfier du dragon : pendant votre absence, il n'a pas quitté votre femme une minute.

DIBELOT.

En vérité.

CLOCHARD.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

DIBELOT.

Ah, ça me rassure.

CLOCHARD, *surpris.*

Ça le rassure...

DIBELOT, *à Étienne.*

Et tout s'est bien passé ici, depuis mon départ.

ÉTIENNE.

Parfaitement, mon ancien, parfaitement. L'honneur est sauf !

DIBELOT.

Allons, touche là... Je suis content, et je te dois une récompense.

ROSALIE.

De quoi donc ?

DIBELOT.

Ça ne vous regarde pas. Approche, Florette.

Florette passe entre Dibelot et Étienne.

Tiens, mon camarade, voilà ta femme, avec mille écus de dot.

ÉTIENNE.

Merci, brigadier.

ROSALIE, *passant près de Dibelot.*

Comment, monsieur, vous donnez votre nièce à Étienne ! Je m'y oppose !

DIBELOT.

Pourquoi donc ? je sais qu'il l'aime depuis longtemps.

ROSALIE.

Il l'aime ! Eh mon Dieu, tant pis c'est là ce qui est effrayant !...

FLORETTE.

Mais pas du tout, ma tante.

ROSALIE, *à Dibelot.*

Vous n'y songez pas... C'est impossible.

FLORETTE.

Pourquoi ça ?

DIBELOT.

Expliquez-vous.

ROSALIE.

Et les accès de folie furieuse qui lui prennent chaque fois que...

DIBELOT.

De folie furieuse !

ÉTIENNE, *à part.*

Aïe, aïe, aïe !

ROSALIE.

Mais vous le savez bien !... au régiment...

DIBELOT.

Au régiment !

ROSALIE.

Eh oui, la femme du maréchal-des-logis qu'il a étranglée...

DIBELOT.

Étranglée !... Quelle diable d'histoire nous fais-tu là ?

FLORETTE, *à Étienne.*

Étranglée !... Monsieur Étienne !...

LA CONSIGNE

ÉTIENNE, *bas a Florette.*

N'ayez pas peur.

DIBELOT, *à Rosalie.*

Est-ce que tu te moques de nous ?

ROSALIE.

N'est-ce pas à cause de cette aventure que vous avez reçu pour lui un coup de sabre ?... Il nous l'a dit !...

DIBELOT.

Ce n'est pas ça du tout ; et cette histoire-là n'a pas le moindre rapport...

ROSALIE, *à Étienne.*

Comment ? ce ne serait pas vrai, M. Étienne ?

ÉTIENNE, *avec embarras.*

Non, madame Dibelot, c'était une plaisanterie.

ROSALIE, *piquée.*

Ah !...

DIBELOT, *à Étienne.*

Et pourquoi as-tu fait ce conte-là à ma femme.

ÉTIENNE.

Dame ! voyez-vous, mon ancien...

Air de Turenne.

À la consigne il faut rester fidèle,

Je n' voulais pas l'être à demi !

Lorsqu'à la guerre un' sentinelle

Est exposée au feu de l'ennemi,

Elle cherche à s'mettre à l'abri !

Se ménager une retraite,

Est le talent du bon soldat ;

Il n' faut pas risquer le combat,

Quand on est sûr de la défaite.

ROSALIE, *à part.*

Je suis jouée !

DIBELOT.

Je commence à comprendre.

À part.

Oh, oh, il me paraît que pour une pareille consigne, il ne faut pas prendre de trop jeunes sentinelles !

Haut.

Allons, c'est bon ! Tu épouseras Florette, et le plus tôt possible.

ÉTIENNE.

Tout de suite, brigadier.

CLOCHARD, *à part.*

Bon ! Une de plus à qui on pourra faire la cour.

DIBELOT, *regardant Étienne.*

Oh, le brave garçon !

ROSALIE, *à part.*

Oh, l'imbécile !...

TOUS.

Air du Hussard de Felsheim.

Allons, que le passé s'oublie !

À la raison Étienne reviendra ;

Si l'amour causa sa folie,

Le mariage le guérira.

ROSALIE, *au public.*

Air : Vaudeville de l'Apothicaire.

On dit qu'ici, je n'en crois rien,

Il est des places qu'on assigne

Aux gens qui de trouver tout bien

D'avance ont reçu la consigne :

Mais vous, messieurs, si nos travaux

Vous plaisent, faites-nous en signe !...

LA CONSIGNE

Nous tenons surtout aux bravos
Des gens qui n'ont pas de consigne.

TOUS.

Allons ! que le passé s'oublie ! *etc.*

